

Salutaire ou blessant, l'humour, un art si difficile

La philosophe française Olivia Gazalé signe un passionnant essai sur le rire, son histoire, ses paradoxes, ses mérites et ses limites. Tout le monde y est convoqué, d'Aristophane à Blanche Gardin, en passant par Voltaire, Rabelais ou même Guillaume Meurice.

ENTRETIEN

NICOLAS CROUSSE

Il y a ces petites phrases que l'on entend, sorte de bruit de fond de notre époque si binaire. D'un côté, d'aucuns assurent qu'aujourd'hui, « on ne peut plus rire de rien », que la *cancel culture* a coupé les ailes aux grands albatros de l'humour, que Coluche et Guy Bedos, s'ils sévissaient en 2024, ne pourraient plus dire un mot. De l'autre, c'est tout l'inverse : c'est « la dictature du rire », l'invasion, les humoristes sont partout, n'importe quelle nullité veut faire du stand-up, plus une seule émission politique n'existe sans son bouffon, bref : on n'en peut plus de rire !

Au verso de cette approche caricaturale, la philosophe Olivia Gazalé propose aujourd'hui une réflexion passionnante, car tout en nuances, sur les paradoxes qui illustrent la culture du rire, d'Aristophane à Guillaume Meurice, en passant par Rabelais, Bergson, Voltaire ou Blanche Gardin. D'ailleurs, tant qu'à parler de rire, soyons précis : il y a l'humour, la moquerie, l'ironie, le sarcasme, la subversion... Le rire peut être joyeux ou haineux. Arme de résistance ou de domination. Expression de la liberté d'expression ou parfois de la violence envers certaines minorités. Rire, en somme, c'est du sérieux. On en parle avec son autrice.

Il n'y a jamais eu autant d'humoristes qu'aujourd'hui et pourtant on entend souvent cette petite rengaine nostalgique : « c'était mieux avant ». A l'analyse, qu'en est-il ? Qu'est-ce qui « serait » mieux aujourd'hui, et en recul aujourd'hui ?

Le poncif « on ne peut plus rire de rien » est à la fois un vieux refrain (c'était déjà une rengaine au XIX^e siècle !) et un cliché paresseux. C'est à la fois vrai et faux, tout dépend de l'angle sous lequel on analyse ce prétendu « déclin ». Parle-t-on de censure étatique, de censure économique ou d'intolérance sociale ? Si on parle de censure étatique, en France, c'est faux. Dès qu'il s'agit d'humour, les tribunaux ont une conception très libérale de la liberté d'expression. On évoque souvent un prétendu âge d'or du rire, situé dans les années 1970, marqué par les audaces de Coluche, Desproges, Jean Yanne, etc., mais c'est une illusion rétrospective. Ce n'est pas de la nostalgie, mais de l'amnésie. Les médias étaient alors sous l'étroite surveillance de l'ORTF (Office de radiodiffusion télévision française), sous tutelle du ministère de l'Information, et tous ces humoristes étaient très souvent censurés. Leurs sketches passaient rarement sur les ondes. Il fallait aller les voir sur scène. Deux domaines étaient particulièrement surveillés : la satire politique et les mœurs. Tandis

qu'aujourd'hui, les humoristes poussent l'insolence envers le personnel politique très loin, sur tous les supports et dans tous les formats : chroniques radio et télévision, vidéos satiriques circulant sur les réseaux sociaux, sites parodiques... Du matin au soir, on se « paie la tête » des gouvernants. Passer un responsable politique au grill, en confrontation directe avec un ou une humoriste lors d'une matinale radio, aurait été impensable du temps de Pompidou et Giscard ! Autre domaine qui a conquis des libertés nouvelles à notre époque : la sexualité, et plus spécifiquement la sexualité féminine. Aujourd'hui, la vraie transgression, ce ne sont pas les blagues à la papa sur les « gros nichons », qui sont usées jusqu'à la corde, mais la façon dont les humoristes, et singulièrement les femmes, parlent de sexualité de façon crue, intime et bourrée d'autodérision. Jamais Sylvie Joly ou Jacqueline Maillan n'auraient pu faire un sketch entier sur « la vulve », la masturbation ou la fellation comme le font Florence Foresti, Marina Rollman, Laura Laune ou Blanche Gardin, qui se complaisent aussi volontiers dans l'humour trash.

L'expansion de la culture woke donne l'impression à celles et ceux qui la contestent ou la déplorent que la libre expression des humoristes est muselée...

Si la censure étatique est rare en matière d'humour, il est vrai que la liberté d'expression est menacée aujourd'hui. Mais pas seulement par ce que certains appellent péjorativement le « wokisme ». On évoque souvent le « politiquement correct » comme le principal ennemi de la liberté d'expression : certains esprits nostalgiques déplorent que la loi sanctionne aujourd'hui les propos sexistes, homophobes, racistes, antisémites ou islamophobes. Mais on oublie que le « politiquement incorrect » exerce aussi des effets liberticides. La vraie censure, aujourd'hui, est économique. Ceux qui décident de ce qui est diffusable ou non sont ceux qui tiennent les cordons de la

Aujourd'hui, la vraie transgression, ce ne sont pas les blagues à la papa sur les « gros nichons », mais la façon dont les humoristes, et singulièrement les femmes, parlent de sexualité de façon crue, intime et bourrée d'autodérision

”

bourse : les patrons des groupes médiatiques et des plateformes numériques, les actionnaires et les régies publicitaires. Ils ont le pouvoir de censurer ce qui n'est pas conforme à leurs intérêts ou à leur sensibilité politique, parfois très réactionnaire. Cela me paraît être une dérive bien plus préoccupante que la protection croissante des catégories vulnérables par la loi.

Cela dit, il faut tout de même souligner une dérive actuelle, qui n'est ni « woke » ni « antiwoke », car elle concerne tous les bords politiques : l'intolérance sociale est devenue de plus en plus bruyante, éruptive et violente depuis qu'elle dispose des réseaux sociaux pour se faire entendre.

Désormais, tout humoriste un peu mordant s'expose au *shitstorm*, le harcèlement en meute, dont la violence s'apparente parfois à du lynchage numérique, avec courriers incendiaires aux directions d'antenne et menaces de mort sur les humoristes. La dérive justicière d'une twittosphère agressivement moralisatrice est préoccupante et le principe de précaution pousse certains humoristes à s'autocensurer. Mais, répétons-le : cette radicalité s'observe à la fois du côté progressiste et du côté réactionnaire.

Le sous-titre de votre livre (*Et si ce n'était pas toujours drôle*) suppose qu'il y a un bon et un mauvais rire. Il y aurait une éthique du rire ?

L'histoire de la philosophie nous a toujours enseigné qu'il y a un bon rire, le rire de joie, et un mauvais rire, le rire de moquerie. Mais je n'adhère pas à ce cli-



vage. La moquerie n'est pas nécessairement mauvaise : la satire du pouvoir et des religions, par exemple, de Voltaire aux chroniqueurs d'aujourd'hui, est salutaire et indispensable. La moquerie, le rire de subversion et d'émancipation, le rire de résistance, est nécessaire. La distinction à opérer, d'après moi, n'est pas entre bon et mauvais rire, ni même entre « drôle » et « pas drôle » (ce qui est très subjectif), mais entre l'humour

La vraie censure, aujourd'hui, est économique. Ceux qui décident de ce qui est diffusable ou non sont ceux qui tiennent les cordons de la bourse

”

et les autres formes de comique, notamment la satire et le sarcasme. L'humour offre une résolution à ce que j'appelle le « paradoxe du rire » : pour déclencher le rire, il faut une incongruité, un dérapage, quelque chose qui surprend, provoque, voire offense. On rit de la subversion, de la transgression, de l'inconvenance ou de l'excès. Mais c'est précisément cela qui peut parfois provoquer des réactions indignées et de la colère. Comment surprendre et heurter sans blesser ? C'est tout l'art de l'humour, qui est l'art de se moquer de tout, de tous et de toutes, de s'aventurer sur d'étroites lignes de crête sans causer de tort à autrui. C'est un art très difficile...

L'humour est devenu une industrie, aujourd'hui. Les spectacles de stand-up explosent, les émissions (même « sé-

rieuses ») ont besoin de leurs satiristes, les politiques cherchent la punchline... Est-on entré dans une dictature du rire ?

Certains esprits chagrins déplorent la « dictature du rire » ou la « tyrannie de la rigolade ». Il est vrai qu'on peut parfois ressentir une forme de lassitude devant cette dérision généralisée. Mais de là à parler de « dictature » ! Cela n'a pas beaucoup de sens. D'autant que ce sont souvent les mêmes qui disent « on ne peut plus rire de rien », et « on vit dans la dictature du rire ». Cette déploration constante n'a, d'après moi, aucun intérêt. Il faudrait plutôt s'interroger. Pourquoi nos sociétés ont-elles autant besoin de se défouler dans le rire ? Parce que le rire est un excellent moyen d'exorciser les angoisses. Or, la période actuelle est particulièrement angoissante : guerres, dérèglement climatique, pandémies, menace nucléaire, exodes, faunes, pauvreté... Le tragique est redevenu la toile de fond de nos existences. L'hilarité est une façon de conjurer cette angoisse en évacuant dans les secousses joyeuses du rire. Comme l'a écrit Romain Gary, l'humour est « l'arme blanche des hommes désarmés » et nous le sommes plus que jamais.

« Le rire est un excellent moyen d'exorciser les angoisses. Or, la période actuelle est particulièrement angoissante », estime Olivia Gazalé. © EDITIONS SEGHERS.



Le Paradoxe du rire
OLIVIA GAZALÉ
Editions Seghers
432 p., 22€.